

Notre idiot

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— L'è tot.
— Quemet, l'è tot ! Vu min de clião manàire dein lo velàdzo que i'é la garda. Vo z'allà redècheindre clião boquiet et pu rido. Sarai de bi vère ! Espèce de tote sorte que vo z'ite !
Faut vo dere que la garda fréquentàve justameint la Pernette.

D'amon, Yodi fasai :
— Sé pas quellâ a. Pu pas lè raveinta. Lè z'é bin met, mà po lè redècheindre, nixe.

— Doutâ-vo, que fâ dinse la garda. Mè que su pe grand, mè tserdzo de vo lè rapportâ avau.
N'a pas manqua. La garda, du su lo derrâi pachon l'a attrapâ clião pot, avoué l'ao boquiet dedein et hardi, de man ein man, lè vaitocé su la tserrière.

Vo garanto que lè dou dragon n'ant pas met dou pi dein on solâ po allâ catsi l'ao dzeranion ein niseint quemet dâi pansu que sâi la garda que l'ausse fé la farça.

Et po bostâ, i'âmo atant vo lassâ fini l'histoire quemet vo volâ, mà la gardâ n'a pas rizu lo leindèman quand la Pernette l'âi racontâ que sè boquiet étant lavi. *Marc à Louis.*

VENDANGES

*Aujourd'hui, le soleil d'automne
Est caché, Pierre est vermillon !
Jeanne, Suzon, Rose, Simone,
Ont retroussé leur cotillon !*

*Dans la vigne, chacun chantonne
En emplissant son corbillon
Du raisin qui va, dans la tonne,
Se changer en blanc bouillon.*

*Les grappes sont à point dorées,
Plaines de forces ignorées
Qu'au sol puisa chaque provin.*

*Et demain, les noires bouteilles
Où dormira le jus divin
Jetteront des lueurs vermeilles
Pour célébrer ta gloire : Vin !*

Antonin Lugnier.

LE CIRQUE

 L y a le grand cirque qui couvre une place entière, qui fait flotter, très haut au bout de ses mâts, ses drapeaux triangulaires. C'est un immense théâtre volant, aux innombrables cordes roides sur les piquets de fer enfoncés profond dans le macadam. La piste ovale semble minuscule, écrasée par les gradins de bois. Ça sent les chevaux, la toile mouillée et les fauves !

Une multitude de spécialistes veillent à l'éclairage éblouissant, entretiennent la lièrre de sciure sans cesse tourmentée par les sabots nerveux, des garçons d'écurie amènent et reconduisent les animaux pour que l'artiste puisse longuement sourire et saluer aux applaudissements. Les acrobates aux maillots collants transgressent si impunément les lois de la pesanteur qu'ils deviennent irréels, mécaniques, et très vite, on se lasse de les regarder : leur jeu paraît trop facile ! Et puis, ce sont les ballerines dites parisiennes, mais qu'un accent prononcé trahit inévitablement, les « frères »... Carambo, qui s'entendent trop bien pour être de la même famille ! Les pîtres qui débitent ostensiblement leurs cabrioles et leurs mots d'esprit fabriqués tout exprès pour le public de la ville qu'on traverse. (On n'a qu'à changer les noms propres, en arrivant dans un autre endroit !)

On vous montre des ours bruns qui montent à bicyclette et tournent en rond, fascinés par le bout du fouet qui tourne avec eux, des otaries pesantes se hissent péniblement sur un tréteau et jonglent avec une tubette... et à les voir il vous vient des envies de pleurer et des désirs fous d'être sauvage et mal élevé ! Mais le public adore ça et il trépigne pour qu'on lui en donne encore.

Le grand cirque est une entreprise. Des sommes énormes sont nécessaires pour son entretien.

Les artistes sont engagés à la saison, comme les acteurs de théâtre, parfois, ils s'ignorent les uns les autres et souvent se jalouent...

Mais, il y a le petit cirque. Il n'a point de tentes, celui-là. Deux roulottes déteintes avec un petit cheval attaché derrière et qui arrache de la dent, le foin d'un fleurier noué. C'est une famille, et chacun joue son rôle selon ses moyens et ses capacités.

La mère tient la caisse, à l'entrée, flanquée de deux becs à acétylène, et c'est encore elle qui passe la « crouille » dans les entr'actes. Le père à la longue moustache jaune, en pantalon de velours monte le reck robuste et luisant, aidé de son grand fils, un gaillard aux muscles saillants. La sœur aînée qui travaille au trapèze volant, s'occupe des plus petits, soigne les lapins. Et vautrés dans la poussière, deux ou trois gamins se chamaillent, pleurent, crient, donnent des coups, en reçoivent et regardent d'un air mauvais les autres gosses, ceux qui habitent là, qui vont à l'école, qui disent : oui monsieur, oui madame, et qui mangent leur pain enveloppé dans un papier de soie ! Mais le soir, dans les lumières bleues, lavés, poudrés et peignés, ils prendront leur revanche ! Ils sauteront la corde tendue, ils feront la roue, légèrement aidés par la main du papa qui soutient les reins aux moments difficiles, sans qu'on s'en aperçoive. La petite fille en robe de danseuse, serrée à la taille, très décolletée, fait sa grande dame et le numéro est terminé, touche les bords de sa jupe de papier et tire sa révérence, très bas, et court dans les bras de sa mère.

Comme on est à deux pas des engins, on suit intensément le travail des artistes. On entend leur souffle saccadé, les brèves paroles qu'ils se disent quand il faut manœuvrer ensemble. De temps en temps, en silence, ils se passent le pain de magnésie, s'en savonnent longuement les mains pour qu'elles ne collent pas à la barre de fer. Les muscles pectoraux dessinent sur la poitrine des ombres noires et par instant, on perçoit le craquement bref d'une jointure.

Puis, c'est le petit cheval qui entre en scène, qui trotte en repliant très haut ses jambes de devant. Le fils, sans lâcher son fouet orné d'un ruban rose, se précipite vers la musique électrique pour changer le carton perforé qui remplit un coffre béant, en se repliant sur lui-même. Et le petit cheval secoue sa grelotière à pompons rouges, passe la poutre qu'on lui présente à un mètre de hauteur... et qu'on baisse vivement quand il s'apprête à franchir l'obstacle ! Le plus jeune de la famille, un garçon de trois ans, campé sur sa croupe, prend des attitudes de conquistador...

Enfin, dans le recueillement général, après un dernier coup d'œil aux engins, un tour de manivelle au palan qui grince dans la nuit étoilée, une brutale traction sur les fils d'acier pour en éprouver la solidité, le père, en costume d'apparat monte, à la force des poignets le long d'une corde lisse, crie quelque chose en bas. On enlève les amarres. Tout là-haut, dans la lumière orue brusquement projetée, on voit un corps souple qui avance, recule, se ploie, s'enfonce dans la nuit, réapparaît. C'est le clou de la représentation, le numéro annoncé sur les affiches aux couleurs vives : *L'Echelle de la Mort !*

Pendant que le public s'écoule lentement, on entend la voix claire de la mère qui fait sonner les pièces dans la boîte de métal :

— N'oubliez pas la « quikette », messieurs, dames, s'il vous plaît ! N'oubliez pas la « quikette » ! *Benj. Guex.*

Plat nouveau. — Un paysan, dans un restaurant de la place de la Riponne :

— Je voudrais avoir à dîner pour deux.
— Bien, dit le garçon, à table d'hôte ou à la carte ?
Le paysan, craignant de paraître ignorant :
— Oh ! un peu de chaque, et beaucoup de sauce.

Notre idiot. — Est-il assommant, ce monsieur-là ! Voilà une demi-heure qu'il joue de la clarinette.
— Ce n'est pas étonnant, il est sourd, il ne s'entend pas.

— Alors, faites-lui donc signe qu'il a fini.

REVE ET REALITE

U U rayon de soleil se glisse à peine dans la chambre à coucher. Un air doux et léger caresse un géranium perché sur le rebord de la fenêtre. Dans sa cage au grillage doré, Méphisto, le canari, rêve d'un espace sans limite et d'une liberté enivrante. Sur la table de nuit couverte d'un tapis rose brodé de bleu, un réveil consciencieux murmure la chanson du temps qui fuit.

M. Mélichon dort toujours, le visage à demi enfoui sous un duvet tiède et rebondi. Il ne se doute pas, qu'à cet instant, il devrait comme d'habitude s'acheminer vers son bureau. Mais il dort. Et pourtant, le réveil a sonné l'heure du lever ; il a déroulé son ressort jusqu'au bout... Hélas ! son injonction est restée vaine. M. Mélichon n'a pas interrompu son beau rêve qui le transportait dans un pays enchanteur où s'édifiait la villa de sa retraite.

Dehors, la vie quotidienne a repris son cours. Le cordonnier a saisi son marteau, le maçon sa truelle, l'épicier sa blouse blanche. Dans les chantiers, les machines ronronnent et grondent ; les bétonneuses englobent du sable, du ciment, de l'eau, et travaillent inlassables. La haute grue métallique dirige son bras fier et puissant vers un amas de poutrelles de fer, s'en empare et l'élève.

Dans son lit, M. Mélichon dort encore. Il vit au pays merveilleux où l'on ne connaît ni crise, ni chômeurs. Un acte de bravoure l'a rendu célèbre. Il se voit au balcon d'un palais somptueux. Une foule enthousiaste et bruyante est à ses pieds :

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra !...

Une troupe de militaires passe et le salue, les drapeaux s'inclinent. Frénétiques, des bras s'agitent, des chapeaux volent en l'air, des fleurs tombent à ses côtés. Les vivats, les cris de joie, l'enthousiasme vont grandissant.

— Vive M. Mélichon ! Vive M. Mélichon !

Et M. Mélichon, appuyé sur la balustrade, remercie d'un signe de la main.

On l'acclame davantage...

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra !...

Soudain... le lit gémît...

M. Mélichon a fait un saut brusque... il s'est réveillé...

Instantanément, il a l'intuition d'être resté endormi :

— Diable ! Huit heures dix... et mon travail ? Le patron va me... comment faire ?... Le réveil n'aurait-il pas sonné ?

Le réveil se doutait de cette accusation. Mais le ressort déroulé prouve bien l'accomplissement de sa tâche matinale.

— Huit heures et quart... et pour peu que ma montre retarde ou que, suivant son habitude, la pendule du bureau avance... voilà... le patron m'attrape. Et ce beau rêve... fini ! J'essaierai d'éviter le patron... ah ! bon... un lacet qui casse, parce que, si le patron me voit...

Huit heures vingt-cinq, vingt-six... vingt-sept. M. Mélichon avale une tasse de cacao, enfle fébrilement son pardessus, passe sa serviette sous le bras, claque la porte et dégringole les escaliers.

Méphisto se réveille en sursaut... il paraît déçu... son rêve aussi est fini...

Dans la rue, M. Mélichon court. Il sent son cœur battre et croit même l'entendre dire :

— Le patron... voilà le patron... il te punira...

Et cette menace lui fait hâter sa course.

Il entre dans son bureau en trombe. Mais un coup d'œil suffit à le rassurer :

Le fauteuil du patron est vide.

M. Mélichon pousse un profond soupir de soulagement. Puis lentement, il va à sa table de travail, y dépose sa serviette, et s'assied mollement sur le siège rembourré de cuir.

M. Mélichon sent la mélancolie l'envahir peu à peu. Son bureau lui semble morne et sombre, les registres très ennuyeux... bientôt, son esprit s'éloigne.